

Guerre à Gaza : que peut le cinéma ?



Comment documenter le sort des Palestinien·nes quand une grande part de l’humanité détourne encore les yeux de l’atrocité du génocide ? Quatre cinéastes et une chercheuse affrontent cette question de place et de morale.

Texte Bruno Deruisseau

Depuis le 7-Octobre, plusieurs films ont été réalisés sur la guerre que mène le gouvernement israélien à Gaza, invasion qualifiée par une commission d’enquête de l’ONU de génocide. Nous avons voulu rencontrer les auteur·rices et le coordinateur de ces films – Sepideh Farsi, Nadav Lapid, Kaouther Ben Hania et Rashid Masharawi – et interroger la chercheuse Lola Maupas pour tenter de savoir comment le cinéma pouvait répondre à une telle atrocité. “Cécité” et “aveuglement” sont les deux termes qui reviennent lorsque les cinéastes interrogé·es évoquent l’origine de leur désir de tourner un film sur le génocide en cours à Gaza. Dans leur ton, leur forme, leur propos, leur point de vue, les films réalisés depuis deux ans sur cette guerre ont des approches plurielles. Mais ils portent tous un regard entravé. Cette entrave est d’abord un paradoxe : celui d’une guerre dont les images de violence saturent les réseaux sociaux, mais qui ne bénéficie pas d’une couverture journalistique correcte, la presse internationale ne pouvant pas pénétrer dans l’enclave et les journalistes sur place y étant massacré·es (220 tué·es au moment où nous écrivons ces lignes). Entre ce trop-plein d’images et ce pas-assez d’information s’engouffre le spectre contemporain de la désinformation et de la manipulation. “*All Eyes on Gaza*”, appelait l’image créée par intelligence artificielle que nous avons tous·tes vue passer sur nos réseaux sociaux. Et pourtant, ces millions de paires d’yeux n’ont empêché aucun·e des plus de 68 000 mort·es côté palestinien. Dans les festivals de cinéma du monde entier puis sur les écrans, des films ont été projetés pour raconter cette horreur qui est, comme le souligne la cinéaste iranienne Sepideh Farsi, inédite dans l’histoire de l’humanité : “*C’est la première fois que l’on reçoit les images d’un génocide en temps réel. Mais au lieu de nous pousser à l’arrêter, ces images nous anesthésient, elles nous rendent insensibles. Le rôle du cinéma est pour moi de restaurer un lien sain, digne et fécond aux images. Si mon film Put Your Soul on Your Hand and Walk touche autant, c’est parce qu’il restaure un lien humain avec les Palestiniens à Gaza. Il les arrache aux comptes macabres de la guerre ou à la vision de bouts de chair déchiquetée pour leur rendre leur humanité.*”

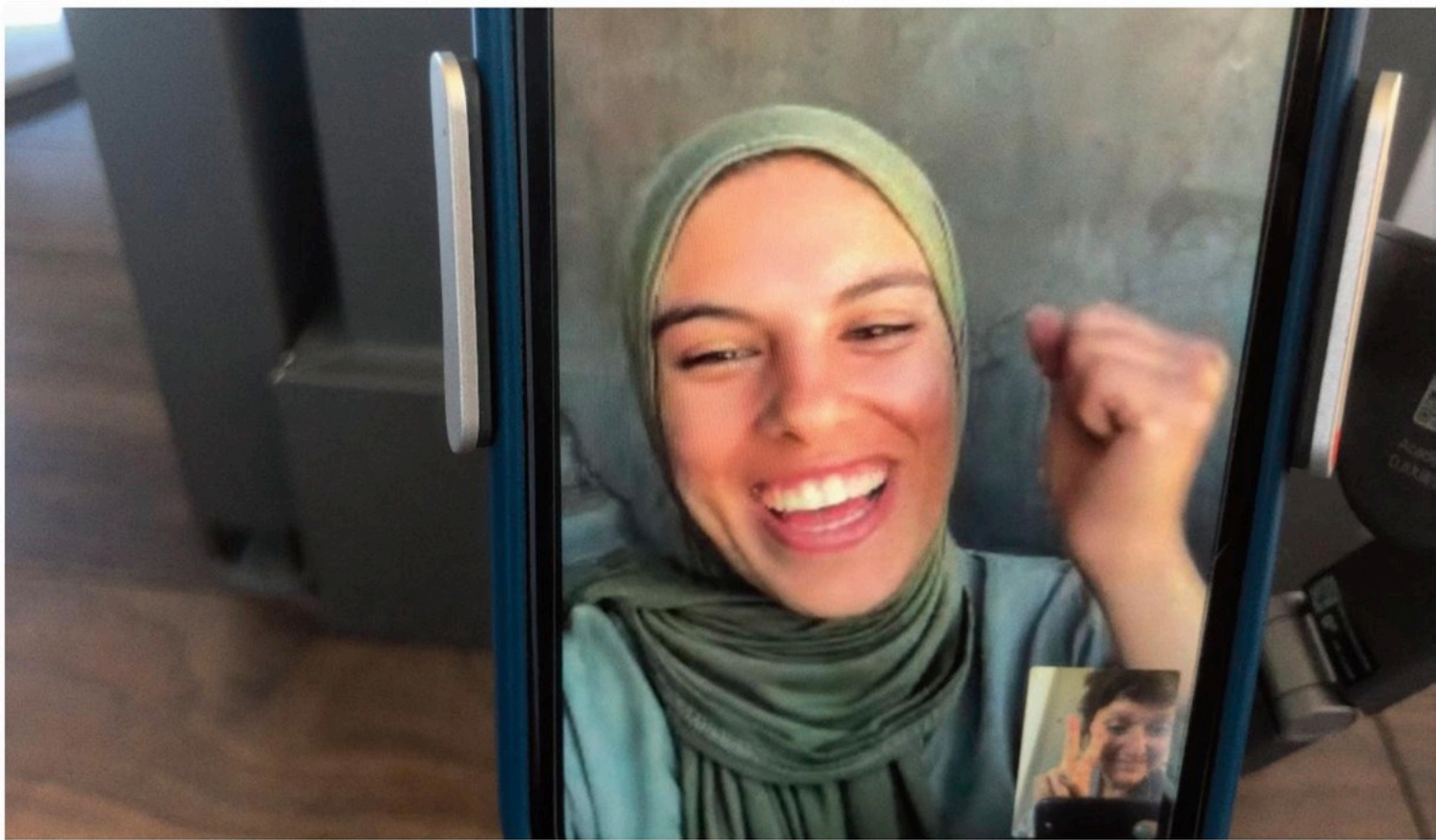
ESTHÉTIQUE DE LA RUINE

Pour la chercheuse franco-libanaise Lola Maupas, qui a récemment proposé une sélection de films palestiniens lors d’une carte blanche au Fifi (Festival international du film indépendant de Bordeaux), il s’agit de “trouver différentes stratégies – qu’elles soient pédagogiques (par exemple par l’immersion dans l’archive et le recadrage historique) ou davantage émotionnelles, métaphoriques et sensibles, même si l’une n’empêche pas l’autre. Toute la difficulté est de créer de nouvelles formes pour dire ce qui se passe là-bas, au-delà de ce qu’on voit sur les réseaux sociaux. La particularité du moment que nous vivons est que le cinéma doit à la fois se débattre avec le réel, mais aussi avec sa représentation sur nos écrans de téléphones portables”. On peut catégoriser les différents films sur ce génocide selon un principe géographique – logique pour une guerre d’occupation. Il y a d’abord les films fabriqués de l’intérieur, dans la bande de Gaza ou au moins par des Palestinien·nes, qui sont liés par une esthétique de la ruine. Puis il y a les films d’à côté, réalisés par des cinéastes d’autres pays du Moyen-Orient, qui mettent en lumière la vie de Gazaoui·es d’un point de vue extérieur et qui sont liés par une esthétique de l’impuissance. Enfin, il y a *Oui* de Nadav Lapid, seul film conçu depuis le territoire israélien, régi par une esthétique de l’obscurité. Constitué de vingt-deux courts métrages réalisés à l’intérieur du champ de ruines qu’est devenue la bande de Gaza après les représailles de l’armée israélienne, *From Ground Zero*, sorti en France le 12 février 2025, a été coordonné par le cinéaste palestinien Rashid Masharawi, qui est né et a grandi à Gaza avant de déménager en Europe. Pour lui, faire ce film était lié à la survie de la société palestinienne en tant que culture : “*Quelques semaines après le 7-Octobre, j’ai décidé qu’il fallait que je coordonne une série de films courts, réalisés presque sans moyens, pour que les réalisateurs gazaouis puissent continuer à s’exprimer artistiquement. Même si la priorité des habitants est aujourd’hui simplement de survivre, je voulais leur donner la possibilité de raconter ce qui leur arrivait. La particularité de leur situation actuelle est qu’elle supprime la distance entre l’histoire et celui qui la raconte. Comme ça nous est arrivé, l’acteur qui joue un personnage peut mourir d’un instant à l’autre et le film s’arrêter. Une autre particularité est que personne ne peut dire ‘je ne savais pas, je n’ai pas vu, je n’ai pas entendu’. Tout le monde sait ce qui est en train de se passer à Gaza, mais choisit de porter des œillères. L’armée israélienne ne meurtrit pas seulement le peuple de Gaza, elle salit l’humanité tout entière. La radicalité, la tragédie et l’urgence de ce rapport à ce présent inédit font de From Ground Zero un film unique dans l’histoire du cinéma.*” D’autres films palestiniens – comme *With Hasan in Gaza* de Kamal Aljafari, *Once Upon a Time in Gaza* des frères Nasser ou *Palestine 36* d’Annemarie Jacir (en salle le 14 janvier 2026) racontent Gaza mais dans un hors-temps, un passé qui dialogue directement avec le devenir-ruine de ce territoire.

RAPPELER LE RÉEL DE LA TRAGÉDIE

C’est en revanche un sentiment d’impuissance que convoquent deux films sortis cet automne après avoir marqué les festivals où ils étaient présentés : *Put Your Soul on Your Hand and Walk* de Sepideh Farsi, présenté à l’ACID ...

La Voix de Hind Rajab de Kaouther Ben Hania (2025).



↑
Put Your Soul on Your Hand
and Walk de Sepideh Farsi (2025).

“Je me suis demandé comment honorer la voix de cette enfant et comment partager l’impuissance que j’ai ressentie.”

Kaouther Ben Hania,
réalisatrice de *La Voix de Hind Rajab*

→ à Cannes, et *La Voix de Hind Rajab* de la Tunisienne Kaouther Ben Hania, grand prix du jury à la Mostra de Venise (lire p. 123). La réception de ces films est marquée par la mort de leur protagoniste – dans le cas de celui de Sepideh Farsi, c’est au lendemain de l’annonce de sa sélection à Cannes que l’armée israélienne a ciblé l’habitation de la journaliste Fatma Hassona, frappe qui l’a tuée aux côtés de toute sa famille. On disait la représentation de cette guerre profondément liée aux écrans de nos téléphones portables. Ce n’est pas un hasard si ces deux longs métrages partagent un dispositif identique : des personnes en relative sécurité (Sepideh Farsi ou les standardistes du Croissant-Rouge palestinien) y communiquent par téléphone avec une Gazaouie en train de risquer sa vie.

Pour la réalisatrice iranienne, filmer l’écran de son téléphone était nécessaire pour “pouvoir mettre en scène depuis [sa] place de cinéaste” : “Ne pas faire l’économie de [sa] présence hors zone de conflit, en sécurité, c’était une question morale primordiale.” Pour sa consœur tunisienne Kaouther Ben Hania, il s’agissait aussi d’une question de place et de morale : “Je me suis demandé comment honorer la voix de cette enfant et comment partager l’impuissance que j’ai ressentie. Le meilleur point de vue était d’être aux côtés des agents du Croissant-Rouge, puisqu’ils sont dans une position analogue à la nôtre, tout en ne

cessant de rappeler, grâce à l’irruption de véritables archives, que nous ne sommes pas devant un thriller de fiction, mais devant la reconstitution minutieuse d’une tragédie réelle.”

“CE PAYS MEURTRIER QUI EST LE MIEN”

Conçu depuis le camp d’en face, le film qui aura marqué l’année est *Oui* de Nadav Lapid. Sélectionné à la Quinzaine des cinéastes à Cannes, il suit un couple écumant d’orgiasques soirées où l’intelligentsia israélienne célèbre sa domination sur Gaza ravagée, dans un aveuglement aussi total qu’obscène. Ultra-inventif formellement, le film a suscité de vifs débats critiques lors de sa sortie : célébration d’une violente charge contre Israël et de la maestria du cinéaste d’un côté ; accusation de complaisance, refus d’écouter un récit du point de vue des bourreaux et appel

au boycott de principe (le fameux BDS, pour “Boycott, désinvestissement et sanctions”, *Oui* ayant notamment bénéficié de financements israéliens) de l’autre. Le tout sur fond de polémique liée à sa programmation puis à son retrait de La Fête de l’Humanité, où sa diffusion était prévue aux côtés de films palestiniens.

Nadav Lapid nous rappelle d’abord les conditions dans lesquelles il a réalisé ce projet : “J’arrive en Israël depuis Paris deux semaines après le 7-October et je réalise que les portes de l’enfer sont bien ouvertes. J’ai écrit ce scénario en partant du chant génocidaire que l’on entend dans le film fin octobre 2023, à un moment où le terme de ‘génocide’ n’était pas encore utilisé ; j’ai donc été assez lucide. Je voulais utiliser le cinéma pour raconter ce pays obscène, violent et meurtrier qui est le mien. Ceux qui me disent que mon film est politiquement ambigu disent n’importe quoi. Il montre un pays dont l’hymne national chanté par des enfants appelle au génocide des Palestiniens. Je vais donc plus loin que ceux qui disent que Netanyahu, l’armée israélienne ou même le gouvernement israélien sont génocidaires. Je dis que cet appel au génocide est la mélodie existentielle d’Israël. C’est mille fois plus radical. En revanche, mon film est ambigu quand il refuse le dogmatisme. Il n’y a pas un avertissement à chaque fois qu’un Israélien apparaît à l’écran pour dire ‘ça, c’est le méchant’. Je crains qu’on soit dans un moment où il y a une sorte de haine du cinéma, une volonté de réduire l’art à ce que l’on veut entendre. Je regrette que le regard que le monde porte sur cette guerre horrible soit si binaire, surtout venant de l’extérieur. Ce regard didactique, moralisateur et plat est aux antipodes de ce que le cinéma peut et doit créer, et aux antipodes de ce que mon film crée. Pour moi, on ne peut pas parler de Gaza si on ne parle pas de Tel-Aviv, et vice versa.”

Il poursuit : “Sans faire aucune comparaison directe, je regrette que Fritz Lang n’ait pas pu tourner *Chasse à l’homme* à Munich en 1941, plutôt qu’en exil aux États-Unis. De la même manière que je regrette qu’un prisonnier des camps de concentration n’ait pas pu immortaliser ce qu’il vivait. Mon rôle est de m’exprimer du point de vue israélien, tâche très compliquée puisque notre culture est basée sur l’aveuglement. C’est le sens de la scène si commentée de la ‘colline de l’amour’. Pour les deux protagonistes qui s’embrassent devant Gaza qui brûle, Gaza est une abstraction. Ce baiser devant la ville qui part en fumée est la représentation la plus fidèle et critique de ce que veut dire être israélien aujourd’hui.”

Les questions que soulève le film de Nadav Lapid, mais aussi ceux de Sepideh Farsi et Kaouther Ben Hania, sont finalement liées à la notion de hors-champ et à un sentiment de dissonance cognitive (par ailleurs au centre de plusieurs autres films récents, comme *La Zone d’intérêt* de Jonathan Glazer). Pour Sepideh Farsi, il s’agissait de “laisser les images explicites de violences visuelles dans le hors-champ”. La réalisatrice ajoute : “Pour moi, la seule image qui pouvait accompagner les audios de bombardement que j’ai utilisés dans mon film était le noir”. Pour Kaouther Ben Hania enfin, dont le film suscite aussi quelques critiques, cette fois sur la façon dont il surdramatiserait une tragédie déjà horrible, il est normal que les films sur la guerre à Gaza déclenchent de telles réactions : “Nous sommes face à un génocide, autrement dit une blessure béante, et donc extrêmement sensible, extrêmement scrutée. Aucun film au monde ne viendra la cicatriser.”

La Voix de Hind Rajab de Kaouther Ben Hania (Tun., Fra., 2025, 1 h 29). En salle le 26 novembre. Retrouvez la critique du film p. 123.

LA VOIX DE HIND RAJAB

de Kaouther Ben Hania

La reconstitution terrible,
poignante mais sans voyeurisme,
du meurtre d'une enfant de
6 ans par l'armée israélienne.

Huit minutes, puis 60, 120 et enfin 180. Dans *La Voix de Hind Rajab* (grand prix du jury à la dernière Mostra), ces chiffres sont inscrits sur la vitre qui sépare le bureau du responsable du Croissant-Rouge palestinien du reste de son équipe de standardistes attendant les appels de détresse des victimes de la guerre à Gaza. Ils représentent le temps qu'a dû attendre Hind Rajab, une fillette de 6 ans, restée trois heures durant le téléphone plaqué contre son oreille au milieu des corps sans vie de toute sa famille, dans le vain espoir que les secours viennent la chercher.

Adaptation des événements qui se sont déroulés le 29 janvier 2024, le film de la cinéaste tunisienne se déroule en huis clos, avec un souci poussé d'exactitude, intégrant notamment les enregistrements originaux de la voix de Hind Rajab. Il s'en tiendra, de ce côté-là du téléphone, à la forme documentaire, pour se concentrer sur la reconstitution de ce qui a conduit à ce qu'on laisse ce meurtre atroce se produire.

On redoutait un peu des effets de suspense mal placés, voire la course à l'image choc, en particulier celle du corps de l'enfant agonisant. Au demeurant immersif, *La Voix de Hind Rajab* est tenu par une éthique de mise en scène qui ne recule pas devant l'émotion mais s'interdit le voyeurisme. L'efficacité du film réside tant dans l'analogie dressée entre les opérateur·rices du Croissant-Rouge et nous, impuissant·es devant nos écrans où défilent les horreurs de la guerre, que dans son économie du visible et son évocation du hors-champ. Film de guerre sans arme, où la caméra glisse sur des visages implorants, des écrans vides et des lignes qui se coupent, *La Voix de Hind Rajab* met en scène notre impuissance collective face au génocide en cours à Gaza. **Bruno Deruisseau**

La Voix de Hind Rajab de Kaouther Ben Hania, avec Amer Hlehel, Clara Khoury, Motaz Malhees (Tun., Fra., 2025, 1 h 29).
En salle le 26 novembre.

Retrouvez notre enquête p.92.

